

Moi, Galila, collectionneuse en cavale.

Je suis une voleuse d'images – c'est plus fort que moi. Mon œil est une bouche avide : il suffit de la tendre morsure, au plus profond de mon être, de mon regard dévorant pour que je fasse aussitôt mienne une image. Collectionner s'apparente à un rapt : c'est un ravissement sans fin.

Il n'est pas de plus grand service qu'un artiste puisse me rendre que de me faire entrevoir ma propre vérité là où il croit me donner à voir la sienne. Les œuvres dont je m'entoure habillent mon âme, fouettent mon sang, irriguent mon cœur, ravivent ma mémoire, explorent mes craintes, amadouent mes fantômes, colorent mes secrets, traduisent mes pensées confuses et prolongent mes élans instinctifs : à travers elles, c'est moi toute entière qui prend forme en langage plastique. Elles me donnent à relire mon passé pour récrire le présent. A l'abri de chacune d'entre elles, j'ai déposé un fragment de ma vie intime : je m'y laisse emprisonner aisément ; je ne résiste que du bout des ongles. Ce qui m'enferme me protège : je me cache dans ce que je montre. Vivre dans la compagnie de ces œuvres est un art est à double tranchant, mais je n'ai plus besoin d'armure aujourd'hui : j'ai définitivement placé ma vie sous la haute protection du regard dont je les couve – et du vôtre auquel je les donne en pâture, moi qui me dévoile en me déroband.

Je recherche une autre image derrière tout ce que je vois : une image manquante hante toutes celles que je touche de mes yeux ; peut-être bien celle qui me ressemblerait enfin comme une goutte d'eau. Je compose et recompose sans cesse le puzzle, dans l'espoir de la voir surgir. C'est étrange : à vouloir réduire l'écart entre ce que l'on est et l'image que l'on donne, on ne cesse de le creuser – je l'apprends à mes dépens, mais je me suis faite à ce jeu de miroirs déformants qu'est la vie. Par suite, j'ai déchiré bien des pages, dans le gros cahier quadrillé de la vie sociale comme dans le petit cahier à lignes de la vie personnelle. Mais il restait visiblement des pages blanches à remplir dans la mienne : en en démêlant le fil, j'ai mis à jour la trame d'un amour de l'art qui serait à l'image de cette vie singulière dont le noyau m'échappe – un amour vif, obscur, incertain de ses objets ; un amour dont l'art comme la vie me rappellent, à l'occasion, qu'il n'est jamais que provisoirement gagné sur la haine.

Je suis une collectionneuse en cavale. J'écume le monde en quête de correspondances secrètes entre ce qui est vu et ce qui est tu. A Bruxelles, Dubaï, Bâle ou ailleurs, je remonte à contre-courant la pente savonneuse des moutons de foires qui se font mousser l'oeil. Je me fonds dans la masse, je disparaïs dans les repeints du décor. Les arts plastiques portent bien leur nom : ils sont mon champ de mines *personnel* et mes coups de cœur des bombes silencieuses qui explosent en douceur dans mon corps, en irradiant tout mon être.

On parle de *voyage intérieur*, mais y en a-t-il un autre ? Aussi loin qu'on aille sur cette terre, on ne s'éloigne guère de soi : être ailleurs ne fait qu'exacerber l'énigme que l'on reste pour soi-même. J'ai le goût des valises vides et des voyages immobiles.

François de Coninck, *Moi, Galila, collectionneuse en cavale* / texte écrit à l'occasion de l'exposition *Voyage intérieur* /
Maison Particulière, Bruxelles, printemps 2013.

Je suis en feutre, je suis en fer, je suis en sucres. Je ferme les yeux pour mieux voir : dessous mes paupières, s'animent des songes cousus de fil blanc. Je suis la pièce manquante de ma collection. Vous ne perdez rien pour attendre : je m'attends quelque part.

François de Coninck